

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**L'âge de la mémoire**  
*J'avais quatorze ans* d'Alain Poissant

Gilles Pellerin

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, G. (1984). Compte rendu de [L'âge de la mémoire : *J'avais quatorze ans* d'Alain Poissant]. *Lettres québécoises*, (34), 14–15.

Roman

par

Gilles Pellerin

# L'âge de la mémoire

## J'avais quatorze ans

d'Alain Poissant

(Éd. Leméac)

Les enfants apprennent vite que l'âge est balisé de bornes derrière lesquelles il est inutile de chercher à revenir. *Demain, tu iras à l'école comme un grand garçon ou comme une grande fille; jouer aux bébélles ce n'est plus de ton âge*, etc. Notez que c'est bien utile: quand ils auront vingt-six ans, ils sauront se résigner au fait qu'ils sont trop vieux (!) pour être éligibles aux programmes des bons d'emploi et pas assez pour avoir le droit de vivoter sous leur propre toit grâce aux prestations du Bien-Être.

Autres temps, autres moeurs: le récent roman d'Alain Poissant, *J'avais quatorze ans* (Montréal, Leméac, 1983, 139 p.), nous ramène à une époque où les jeunes garçons étaient pressés de devenir adultes, à la faveur de la saison des foins ou de travaux agricoles qui, une fois entamés, risquent de ne plus s'arrêter. Avoir quatorze ans et faire ce saut d'un âge à l'autre, cela paraîtra bien hâtif à ceux qui ont plutôt des souvenirs de gammes de si bémol, de dribbles incontrôlés et d'aoristes mal conjugués. Le narrateur n'est pas convaincu du contraire quand il dit dans les premières pages du livre:

*[...] j'avais eu quatorze ans tout au long d'une belle journée d'août sans vent, si calme et douce que j'avais cherché par tous les moyens à la faire durer, ne réussissant en fin de compte qu'à m'ennuyer, comme si j'avais passé toute la journée à ne pas oublier mon âge, me demandant s'il me fallait dorénavant me croire un adulte ou un enfant, attendant vainement une réponse de moi-même. (p. 9)*

La réponse ne va pas de soi ni pour le narrateur ni pour Guy Babeux, le frère de Jac, Phil, Polo, Christine et Caroline déjà rencontrés dans *Dehors les enfants*<sup>1</sup>. C'est d'ailleurs sur l'histoire de



Guy et, forcément un peu sur celle des autres membres du clan Babeux, que la narration dévie rapidement à la faveur d'un grand-oncle disert et sans doute un brin pédagogue qui de son temps semble avoir connu bien du monde.

Ce glissement du moi (d'abord affirmé par le titre et les premières pages) vers Guy l'alter ego (qui, lui, avait quatorze ans en 1934), établit ce rite de passage des enfanthommes comme thème lancinant. Il crée aussi une paire sur laquelle repose le récit même. On ne saurait parler d'interaction entre les deux personnages que sont Guy et le *je* postulé liminairement puisque celui-ci s'estompé presque totalement et n'agit en définitive qu'à titre de récepteur et sans doute de continuateur. Le grand-oncle, par qui passe le savoir, ne s'y est pas trompé:

*[...] ce n'était plus à eux, Jac et Guy Babeux, qu'il pensait mais aussi à moi, enfant inattentif et sans mémoire. (p. 8)*

Ce récit, dont le *je* initial est le transmetteur (le plus souvent sous la forme discrète de la diégèse externe) constitue l'appropriation de la mémoire et de la parole, partie capitale du rite de passage dans l'organisation symbolique verbale qu'est un roman. Cette dimension restera interdite à Guy le Muet, digne fils d'une mère renfrognée. À lui, les gestes de tous les jours, ceux qui impriment le lent et imperceptible vieillissement: l'eau à puiser, les bêtes à soigner et à traire, le bois à fendre, les clôtures à réparer. Et puis des désirs parfois: apprendre à construire les granges, lamper le fond d'une bouteille de cidre fort. Mais les désirs des taciturnes tourment court et Guy quitte la maison où des parents l'avaient accueilli à la mort de son père. Il court rejoindre Jac, hébergé quant à lui chez un cousin lointain. S'engage pour eux une période de pérégrinations pendant laquelle ils vivent des expédients du hasard. Veulent-ils revenir sur la terre familiale qu'ils se heurtent à ce que le temps a noué et dénoué pendant leur absence. C'est sans doute cela aussi vieillir.

Le roman d'Alain Poissant s'insère parfaitement dans le cadre de la politique éditoriale que Leméac a définie pour sa collection «Roman québécois». S'il fallait la qualifier en un seul mot, c'est probablement *régionalisme* qui conviendrait le mieux. Un régionalisme appliqué autant à Montréal qu'à ce qu'on a pris l'habitude un peu hautaine d'appeler la province, Acadie y compris. L'effet visé est l'exotisme, un exotisme du premier degré dans le cas des romans d'Antonine Maillet et Laurier Melanson. Pour ce qui est des pays québécois, l'exotisme s'établit dans la mesure où l'on cherche à inventorier tout ce qui de nous-mêmes, de notre culture, de notre patrimoine, nous est devenu étranger. Et, croyez-moi, l'inventaire est long, long comme l'oubli, à

commencer par les régions excentriques: je pense à la Gaspésie qui sur ce point fait toujours recette, cette Gaspésie qui élit les mêmes parlements que l'immense majorité des Québécois mais qu'on ignore totalement au point de ne même plus y passer ses vacances. Comme si elle n'était bonne et belle que muette.

Si l'on veut entrer dans le menu détail de cet inventaire, on évoquera les bons vieux tramways bringuebalants, la grosseur des *bonbons à cennes*, le prix des planches embouvetées, les menus paléontologiques riches en lard et les parlures archaïques. Halte-là la démonstration! De toute évidence, cet exotisme repose sur le retour au passé et Leméac n'a pas le monopole du filon: notre hardi cinéma national (enfin passé à l'âge adulte, c'est-à-dire à celui de la juste mesure et du bon goût exportables) y a vu. J'avoue que cela me gêne parfois de voir cet idylisme passéiste si bien en selle car j'ai l'impression qu'une certaine littérature, qu'un certain cinéma privilégient le passé pour mieux taire le présent. La misère gaspésienne du Temps de la Crise, c'est tout à fait charmant, mais les taux de chômage actuels à l'est de Rimouski c'est *plate à mort!*

*J'avais quatorze ans* pose d'emblée le cadre du Québec rural d'antan (dans une région indéfinie vraisemblablement située dans la plaine au sud de Montréal) et c'est pourquoi je parlais de sa parfaite insertion dans la collection de romans de Leméac. Pourtant, on est vite saisi par une certaine originalité dans la prise en charge de ce passé comme si la vision ne souscrivait pas au passéisme et à son cortège de signes disposés de façon à répéter ad nauseam que *dans ce temps-là ça se passait pas comme aujourd'hui*.

Alain Poissant a coupé dans la gouaillerie, le parler savoureux, la performance musculaire et les records météorologiques non homologués au risque du récit terne. Je ne dédaigne pas cette rhétorique parfois extrêmement efficace dans la mesure où elle n'est pas la finalité d'un roman. Je crois cependant plus intéressante l'approche de Poissant qui a choisi le présent comme véhicule narratif de façon à suivre Guy Babeux de près. Dès lors, le personnage principal est dépouillé de tout exotisme, de tout relent de photographie artificiellement brunie. Exotique, il ne l'est pas plus que je ne le suis en écrivant cette recension. Et ses



gestes n'ont pas cette sacralité édifée a posteriori qu'on prête aux pelletiers de fumier quand on n'en a pas soi-même pelleté.

Bien sûr, la distanciation romanesque n'est pas totalement annulée, ce qui n'est probablement pas possible compte tenu de la nature même du roman, sorte de prisme plus ou moins habilement maquillé que l'on jette entre deux réalités, a fortiori dans le cas d'événements survenus dans les années Trente et retrans-

mis par le biais d'un narrateur qui à son tour a quatorze ans et pour qui l'initiation s'effectue par l'acquisition de la mémoire. En multipliant les verbes à l'intérieur de séquences souvent étirées (phrases, paragraphes), l'auteur a accru cet effet de proximité déjà permis par le présent de narration. On pourra peut-être chicaner la pertinence de certaines anticipations et rétrospections qui, en déstabilisant la temporalité, en rompant la linéarité dramatique, brisent en même temps la continuité du récit. Or à cette continuité l'auteur semble avoir tenu, lui qui divise le romans en segments rapidement enchaînés plutôt qu'en chapitres clairement délimités. On pourra aussi être par moments déconcerté par certaines concordances de temps et certaines pratiques de l'imparfait. Ces réserves pèsent toutefois bien peu dans un roman bref qui consent au passé mais non au passéisme.

Gilles Pellerin

1. Alain POISSANT. *Dehors les enfants!* Montréal, Leméac, 1980, 142 p.

Collection « Lignes québécoises »

## Un matriarcat en procès

Analyse systématique  
de romans canadiens-français  
1860-1960

J. Boynard-Frot

*Réservoir de connaissances précieuses sur l'histoire  
des femmes au Québec de même qu'un modèle d'analyse  
littéraire féministe.*

236 p.

18,95\$

## Jacques Ferron cartographe de l'imaginaire

P. L'Hérault

*L'imaginaire ferronien :  
un des grands lieux de la rêverie québécoise.*

300 p.

13,50\$

LES PRESSES  
DE L'UNIVERSITÉ  
DE MONTRÉAL  
C.P. 6128, Succ. « A »  
Montréal (Québec), Canada  
H3C 3J7  
Tél. : (514) 343-6321-25



Le livre  
universitaire

littérature